

Notre homme se mit en devoir de préparer son équipement pour l'ascension. Ayant fixé à ses souliers deux tiges d'acier pourvues de griffes, semblables à celles dont se servent les émondeurs, il étreignit le tronc d'un peuplier et se mit à ramer des bras et des mains sur sa circonférence, remorquant à sa suite, au moyen d'une corde, la longue perche crochue qui allait servir au dénichage. Cette escalade est rude et exige du muscle et du souffle. Notre grimpeur ne tarda cependant pas à prendre de la hauteur, atteignit les premières branches et s'incorpora en plus au tronc du peuplier qui s'amincissait progressivement. Bientôt, il ne fut plus là-haut qu'une chose grise et gesticulante en ascension dans l'espace. Un nid se présentait à portée de la main. Du fond de ce hirsute amas de branchages hérissé d'épines, des têtes effarées et croassantes émergèrent furtivement. A plusieurs reprises, la main de l'homme plongea au creux du nid en extrayant chaque fois un oisillon qu'il assomait aussitôt en lui heurtant la tête sur l'arête d'une branche, et qu'il lançait dans le vide endessous de lui. Un jeune corbeau, déjà plus robuste, avait réussi à s'échapper et sautillait de branche en branche à la conquête de sa liberté.

La plupart des nids, cependant, se trouvaient hors de portée, essaimés çà et là parmi la multiplicité des brindilles. Notre dénicheur se mit alors à procéder d'une autre façon. Appuyé des deux pieds sur ses griffes d'acier, cramponné d'une main au tronc de l'arbre, il vint enfoncer l'extrémité fourchue de sa perche dans la base d'un nid qu'il commença d'ébranler par de violentes secousses. Au bout d'un petit moment, la construction aérienne laborieusement édifiée, se mit à osciller, à se désagréger, fragments par fragments. Des choses noires se détachèrent, essayèrent en vain de se soutenir sur leurs ailes trop faibles, puis tombèrent d'un bloc et vinrent s'écraser au sol avec un bruit mat.

L'un après l'autre, une dizaine de nids furent ainsi détruits et leurs occupants tués par la chute. C'était comme une pluie noire qui tombait de là-haut dans la belle lumière de cette matinée de printemps. Bien que connaissant la naissance de ces animaux dans nos régions agricoles, nous avions le coeur un peu serré à la vue de ce spectacle de destruction qu'auréolaient de leur vol circulaire et de leurs clameurs, les grands corbeaux désespérés.

Une dizaine de peupliers furent entrepris de cette façon et les nids qu'ils portaient saccagés. A la suite de ces escalades répétées, le dénicheur était tout en sueur et à bout de souffle. Nous l'aidâmes à ramasser son butin. Quelques corbeaux, échappés au massacre, se sauvaient en criant devant nous. L'homme s'élançait à leur poursuite, les rattrapait l'un après l'autre, et les tuait en leur frappant la tête sur la pointe de son soulier. Une soixantaine de pièces furent ainsi récoltées au pied des peupliers.

— Bonne journée, nous déclara notre compagnon dont le grand sac de toile qu'il portait sur son épaule s'emplissait rapidement.

— Les clients vont être satisfaits, ajouta-t-il. Car il me faut vous avouer, ami lecteur, que ce n'est point dans un simple but de protection agricole que notre dénicheur se livre chaque année à son pénible et dangereux exercice. Il a fait de son travail un petit négoce et vend sa marchandise.

— S'il est vrai, nous dit-il, que cette besogne me rapporte un peu d'argent, mes clients, de leur côté, y trouvent leur avantage.



— Je leur vends mon gibier à raison d'un franc par pièce. Et la chair de ces jeunes corbeaux, presque aussi gros que des pigeons, leur fournit un plat des plus savoureux. Seulement, il faut connaître la manière de les préparer...

Et notre compagnon qui décidément se montre plein de bonne volonté, se met en devoir de nous fournir une démonstration de „sa manière". Cette opération ne constitue tout simplement qu'un écorchage de l'animal. La peau du corbeau est, paraît-il, amère et coriace et il est nécessaire de l'enlever. Ce qui est vite fait. Une incision pratiquée entre les

pattes; et puis les doigts experts soulèvent, retroussent sur la carcasse dénudée, la peau du volatile comme un gant qu'on enlève. Bientôt, il ne demeure plus entre les mains de l'homme qu'un petit moignon sanguinolent qui semble palpiter et vivre encore.

Notre besogne terminée, en compagnie du dénicheur courbé sous son butin, nous nous acheminons vers le village paisible, tandis qu'au loin les grands corbeaux continuent à tournoyer sans fin dans le ciel ensoleillé comme s'ils planaient au dessus d'un charnier.

Francis-André.

